

LITTÉRATURE LANGUEDOCIENNE.

PIERRE GODOLIN.

GOUDOULI.



Je voudrais pouvoir réduire les œuvres de Goudouli à un petit nombre de pages : de graves défauts déparent son naturel heureux et sa grâce inimitable ; il tombe assez souvent dans la bouffonnerie, dans la trivialité, dans la diffusion, dans le faux même. Les concetti, dont il avait, sans doute, pris le goût dans les poètes italiens, font dans ses vers une disparate choquante avec la tournure habituelle de son esprit, si éloigné de toute espèce d'affectation. Lorsque l'on se reporte à l'époque où il écrivait, époque où la France manquait absolument de modèles, on n'a pas de peine, il est vrai, à lui pardonner toutes ses fautes ; ce qui n'empêche pas cependant qu'on n'éprouve un secret dépit de les voir pêle mêle confondues avec tant de traits charmans dont elles ne peuvent que ternir l'éclat et que diminuer sensiblement l'effet. A cela je sais un remède facile : je sépare dans ma pensée l'or pur de l'alliage ; je dépouille ce modèle de grâce, de délicatesse et de beauté de tous les ornemens de mauvais goût, qui le défigurent et le dégradent ; j'écarte sans pitié tout ce fatras d'épigrammes sans sel, de plaisanteries bouffonnes et quelquefois grossières, d'antithèses forcées, de froides allégories ; je supprime

un grand nombre de pièces, j'en abrège quelques autres; et, ce recueil ainsi épuré, je ne crains pas de l'opposer à tout ce que les littératures anciennes et modernes ont produit de plus beau dans le genre, de proclamer son auteur le rival d'Anacréon, et de les comparer ensemble.

Avec moins de goût, de noblesse et d'urbanité que le poète grec, notre Goudouli a autant de grâce et plus de naïveté, autant d'esprit et de saillie. La pureté du trait, la délicatesse exquise qui se borne à effleurer un sujet, au lieu de l'épuiser, l'épicurisme élégant qui respire avec délices, mais sans ivresse, le doux parfum des fleurs dont il se couronne, et domine les voluptés alors même qu'il s'y livre, la raison ingénieuse, qui se déguise sous des dehors aimables et rians, et se joue de la vie et de la mort même, tel est le caractère des poésies d'Anacréon. Le léger badinage, la gentillesse, la bonhomie, la vivacité, la franchise, un mélange inexplicable, et pourtant naturel au caractère méridional, de passion et de gaieté, d'ingénuité et de finesse, de bienveillance et de malice, tel est le charme et le mérite des vers de Goudouli. Le vieillard de Τέος a plus d'art, l'avocat de Toulouse, heureusement avocat sans cause, a plus d'abandon : le premier oppose habilement la peinture des combats à celle des plaisirs, et la gloire des héros au bonheur des amans; le second trouve la science des contrastes dans l'inépuisable variété de ses tours et de ses images : l'un, dans sa réserve de bon ton ne s'oublie jamais à table et tempère les ardeurs du vin, en y mêlant le cristal des fontaines; l'autre, en vrai gascon, ne connaît pas l'usage de l'eau : celui-ci est l'organe d'un monde poli; celui-là l'expression embellie des affections du peuple : c'est, en un mot, d'un côté le beau idéal; de l'autre la vérité du sentiment; et, si la muse classique est fière d'unir aux lauriers de ses plus grands poètes le myrthe et les roses d'Anacréon, l'école moderne ne doit pas revendiquer avec moins d'orgueil la fraîche guirlande qui décore négligemment le front de Goudouli, bien qu'elle soit quelquefois tachée de vin.

C'est principalement dans ses poésies légères qu'il faut chercher les titres de Goudouli à la gloire des lettres. Comme mes premières observations l'ont déjà fait pressentir, les odes qu'il nous a laissées, en petit nombre d'ailleurs, attestent assez qu'il ne possédait le don si rare de la grâce et de la finesse qu'à l'exclusion des qualités plus élevées de l'âme, telles que l'enthousiasme, la force et la grandeur.

de la pensée, l'énergie du sentiment. Je me hâte donc d'arriver à ceux de ses ouvrages qui suffisent pour immortaliser son nom, me proposant de consacrer ensuite quelques lignes aux stances sur la mort d'Henri IV, pièce remarquable, à la vérité, sous plusieurs rapports, mais qui est bien loin d'être son chef-d'œuvre, ainsi que paraissent le croire la plupart de ses admirateurs.

En parcourant les vers suivans que j'extraits de l'*Orbé dé sa Guido*, l'on pourra se convaincre sans peine que Goudouli mérite d'être placé au premier rang des poètes érotiques,

Un' altro causo pla poulido
 Moun el é ma paraulo erido,
 Dé qui sé parlo qué lé cel
 Nou fec jamay ré dé plus bel ;
 Aco soun dos gautos sourretos,
 Poutounetos et bermeilletos.
 Tabé quand l'alo d'el printens
 Ben eyssuga les prats goutens
 É cassa lé tor é la bizo
 D'aquelo gauteto ta lizo
 Pren é malebo las coulous,
 Per mirgailla toutos las flous.
 Mes tenets coussi sé présento
 Dé dous els la clartat rousento,
 Els, qué dins un cor amoureux
 Alucon milo fougairous,
 É qué dejouts un arquet bloundé
 Nou fan qué capigna lé moundé.
 Aro per moustra dous soulels
 Alandou toutis les perpels :
 Aro d'uno finto murtriero
 Guignon coum'un dignadiero.
 Aco's lé loc ou may qué may
 Le petit diu puntié se play,
 Sounqué quand ba fa la tantaro

Sul pu bel moblé de la caro ;
 Acos aquel nas coutinaut ,
 Ses qui l'amour serio quinaut ;
 Car sur el lé droullet sé carro ,
 É d'aqui doussomen desarro
 L'arc d'an qué baillo sul bequi
 Dé qui qué passo per aqui ,
 É sé degus lé persecuto
 Dins las nazics se met à futo.

Quelle ravissante peinture ! quel bonheur dans l'emploi de ces diminutifs, l'une des grâces, la première grâce de l'idiome languedocien ! Quelle piquante variété dans le choix des épithètes dont se sert le poète, ici, comme dans plusieurs autres endroits de ses œuvres, pour caractériser ou plutôt pour peindre l'amour : *Lé diu puntié, lé droullet, lé diu nenet, l'escay de maynatgé, lé diu mistouflet, lé boudoutsou d'amour* ! Le morceau que je viens de citer est vraiment délicieux, il faut en convenir ; et le dernier trait surtout, si délicat et si fin, me ferait trouver, si j'ose le dire, Anacréon lui-même un peu froid, lorsqu'il décrit cette nichée d'amours, qui vient d'éclorre dans son cœur.

Un peu de licence, mais pourtant sans obscénité, se glisse quelquefois dans ces tableaux charmans et dignes de l'Albane, que se plaît à retracer le pinceau de Goudouli. Quel que soit le privilège de la critique, je me garderai bien d'étendre mon examen sur ce genre de beautés, dont la pudeur aurait, sans doute, le droit de s'alarmer, bien que le goût fut quelquefois tenté d'y applaudir. Je ne dirai donc rien, ni

D'aquelos dens ta poulidos ,
 Qué, fourmant les plus bélis rences
 Mourdran lé naz per amouretos ;

ni du bonheur,

Des amistousés éfantets
 Qué sur uno beutat ta raro
 Faran tinda milo poutets.

Je ne me rendrai point l'écho de ce vœu indiscret échappé au délire d'une imagination trop méridionale :

Ah ! soulel dé mous els , sé jamay sur toun sé .
 Yeu podi fourrupa dous poutets à plazé ,
 Yeu faré ta gintet qué duraran tres houros.

Je ne reproduirai pas non plus cet autre vœu non moins téméraire et aussi heureusement quoique plus délicatement exprimé :

A la fi sera touto mibo ,
 Yeu seré toujours al prep d'elo ;
 Nou gauzi pas diré dessus.

Enfin , je couvrirai d'un voile mystérieux la perfection de ce divin modèle , que le poète ne craignit pas d'exposer aux yeux de ses lecteurs :

Belo poumeto miey maduro

 Qué per nous fa milo embejetos
 Sé despartis en dos bouletos , etc. , etc.

Après avoir franchi de la sorte cet écueil de mon sujet , que la nécessité d'être juste ne me permettait pas d'éviter entièrement , qu'il me soit permis d'apprécier avec un peu plus d'étendue , les stances sur la mort d'Henri IV que j'ai mentionnées plus haut.

Imitateur de Virgile , dans ce morceau , Goudouli a rappelé la manière de son modèle , sans pouvoir toutefois l'égaliser. Chacun sait que dans la cinquième églogue , Virgile , sans doute , pour faire la cour à Auguste , et peut-être aussi au peuple romain , a déploré sous une forme allégorique la mort du grand César , et a fait son apothéose.

Quelques traits de ressemblance entre les deux héros et surtout une trop malheureuse conformité entre les deux horribles attentats qui terminèrent leur vie, ont suggéré probablement au poète languedocien la pensée d'adopter à peu près le même cadre, pour célébrer la mémoire d'Henri IV. Les deux premières stances, entièrement dans le genre bucolique, respirent un charme attendrissant, qui dispose l'âme à la mélancolie :

Jantis pastourelets, qué déjouts las outhretos
 Sentets apazima lé calimas del jour,
 Tant qué les auzelets, per saluda l'amour
 Ufflon lé gargaillol dé milo cansounetos ;

Petits rius, doum l'argen beziadomen gourrino,
 Pradets, oun lé plazé nous embesco les els,
 Quand la joueno sasou bous cargo dé ramels,
 Augets coussi sé plaing uno nympho moundino.

Jusques-là le disciple marche avec beaucoup de bonheur sur les traces du maître, et nous avons lieu d'espérer qu'il pourra soutenir jusqu'au bout la comparaison ; mais à peine a-t-il fait encore quelques pas, qu'il s'est déjà complètement égaré. Le ton de l'ode vient se mêler indiscrètement à celui de l'églogue, et les deux genres demeurent confondus jusqu'à la fin. Quelquefois deux stances qui se succèdent immédiatement se heurtent et se repoussent, tant elles diffèrent de ton et de couleur. Ici le poète fait entendre le son de la musette :

Ouey tourni prené bent per ufla ma muzeto,
 Quel del rey ta plangut entouné uno cansou :
 Sur lé brabé Louis régítara lé sou ;
 Car al rasin reben l'aunou de la souqueto.

Là il embouche la trompette héroïque :

Qué nou nous bengon plus brounzi per las aureillos

Ni César ni lé grec qué mouric pel talou.
 Per dessus lé boulum dès princes de balou
 Un Henric a claufit lé moundé dé merbeillos.

Le début nous avait transportés dans un riant bocage, auprès des eaux murmurantes d'un clair ruisseau ; et un peu plus loin, nous assistons au spectacle des combats, où Henri nous apparaît comme un lion terrible, qui sème partout l'horreur et le carnage. Nous voilà bien loin de la bergerie, où nous ne sommes ramenés qu'au moyen d'une comparaison banale. Mais le pire de tout, c'est que le maniéré, le faux ajoute encore au mauvais effet produit par cette dissonnance. Assurément la stance suivante ne peut avoir été faite que par un homme de beaucoup d'esprit ; mais qui ne sent combien est froide cette vaine recherche dans un sujet qui aurait dû être empreint d'un sentiment profond de douleur mêlé d'indignation.

Les fourtunables reys do'nn lé moundé fa festo
 Sou'n coumo dé roubis pausats en roso d'or,
 Oun lé balent Henric tout brassés et tout cor
 Ero le diaman qu'oundrao tout lé resto.

Henri IV efface donc les autres rois comme un diamant éclipse des rubis ! et ce joli trait se trouve placé là tout proche du poignard de Ravallac ! car l'assassin de Henri figure aussi dans l'idylle. Quelle idylle, bon Dieu ! Encore si l'horreur qu'inspire ce monstre était profondément sentie et vigoureusement exprimée ; mais non ; le style en général manque de vérité : la comparaison de Ravallac et d'Erosstrate est à la hauteur d'une amplification de collège, et le jeu de mots, l'équivoque du Dauphin fils aîné du roi et du dauphin poisson de mer qui devient un Neptune,

Taleu qué d'un Dalphi Diu fazec un Neptuneo,

Ce jeu de mots, cette équivoque, cette glace est infiniment au-

dessous. A peine ai-je pu trouver dans cet ouvrage deux ou trois vers parfaitement convenables à la situation ; les voici :

Qui té piegec lé bras de tant d'assegurança
 Qué nou fiblessa pas jouts l'ourrou d'un tal éop ;
 Abalisco lé gus.

Tout le reste ne me paraît être qu'un entassement d'images communes, de pensées fausses ou recherchées, que relève quelquefois, je l'avoue, la poésie de style, cette poésie de style qui soutient encore le vrai talent, lorsque tout l'abandonne, invention, sensibilité, bon goût ; et qui, dans la pièce dont nous nous occupons, quelque défectueuse qu'elle soit, d'ailleurs, lutte encore sans désavantage dans quelques vers, et notamment dans le dernier, avec le génie de Virgile lui-même, aidé de toute la richesse de la langue latine, nouveau sujet de triomphe pour l'idiome languedocien.

Hurous hoste del cel trepejo las estelos.

Brillante imitation qui surpasse peut-être l'original :

Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.

Dans toutes les autres parties, la supériorité de Virgile sur le poète toulousain est incontestable, immense. Quelle est donc cette perfection désespérante, où le goût découvre chaque jour des beautés nouvelles, et dont le commentaire se continue depuis environ deux mille ans, sans être encore épuisé ! Qui pourrait se lasser jamais dans son admiration pour un modèle aussi pur, aussi achevé, aussi rare ! Qui détournerait les yeux de cette Vénus antique, lorsqu'un heureux hasard le ramène devant elle.

Ne craignez pas que Virgile vous montre César expirant sous les coups de ses meurtriers ; ne craignez pas qu'il mette son héros en scène, ou même qu'il le laisse apercevoir à travers une désignation

trop caractéristique ; oh ! qu'il est loin de commettre une pareille faute ! Il sait que le nom seul de César ou son image trop fidèlement reproduite, que cette gloire immense à peine indiquée déborderait l'églogue de toutes parts, et l'élevant tout à coup jusqu'à la poésie lyrique, ne produirait qu'un amalgame monstrueux par le mélange, la confusion de deux genres d'une nature si opposée. Il trouve dans sa simplicité noble et touchante plus de ressources que n'en peut fournir à la plupart des écrivains toute la pompe, toute la sublimité du langage. Dans ses vers, le voile de l'allégorie dissimule l'appareil des combats sous le modeste éclat des attributs champêtres, le tranchant du glaive sous l'écorce des arbres verts, et le deuil des tombeaux sous des festons et des guirlandes de fleurs. La clarté douteuse et flottante de l'allusion éclaire par degrés la pensée secrète, l'intention du poète, qui, dans sa délicatesse exquise, écartant l'horreur d'une sanglante image, attendrit les cœurs des romains sur la mort d'un simple berger, du jeune et beau Daphnis, pour les consoler de la perte du maître du monde :

*Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant : vos, Coryli, testes, et flumina, nymphis,
Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque deos atque astra vocat crudelia mater.*

Il est impossible d'être plus vrai, plus touchant, plus accompli en tout genre que Virgile. Aussi Virgile est-il le poète de prédilection de Goudouli, celui qu'il relit sans cesse, celui dont il se plaît à redire les vers, celui qu'il s'efforce d'imiter. Dans le chant royal, autre allégorie pastorale, où du moins il est resté fidèle à la convenance du style, Goudouli, suivant de plus près son modèle célèbre la France, sous le nom de Lyris, et le roi Louis XIII sous le nom de Mars ; flatterie sans conséquence. En voici un couplet que n'aurait peut-être pas désavoué le Cygne de Mantoue :

Atal, en commençan mant'uno cansouneto,
Toutis dous cap é cap gardon les agnelets,

Qué froun encoutro froun assajon la courneto ,
 O guimbon sur las flous al soun des flajoulets.
 Tant an meniât dé brut é tant fayt la cambado ,
 Qu'un abeillo des pes en brouzin s'es lebado ,
 É tiro la malou d'un fissou despitat ,
 Per dedins las nazics lour au bailla couytat ;
 Mes quand bey ma Liris , autaléu s'apazimo ,
 É bayso sensé brut , é tout beré quitat ,
La biuleto dé mars qué nous meno la primo.

Cela est délicat et gracieux, sans enflure et sans recherche; mais un défaut d'un autre genre vient déparer cette jolie pièce. Le poète explique son allégorie dans une sorte de *post scriptum* dont il l'accompagne: il en fait presque une énigme, dont le mot se trouve à la fin. Virgile se serait bien gardé assurément de mettre au bas de ses tableaux allégoriques les noms des personnages qu'ils représentent, d'écrire ici Marcellus, et là Jules-César.

Après le poète, voici venir le bouffon, car Goudouli était l'un et l'autre. Bien qu'on ne doive pas lui attribuer tous les prétendus bons mots dont l'ignorance, la sottise et la crédulité ont voulu à l'envi charger sa mémoire, néanmoins on est forcé d'avouer qu'il lui échappait, dans la conversation comme dans ses écrits, une foule de plaisanteries communes, qui appartiennent essentiellement au bas-comique. Il est aisé de voir que la bouffonnerie avait pour Goudouli un attrait irrésistible: il travestit Virgile, son auteur favori et son modèle; il le travestit sans pitié, non pas à la manière de Scarron, mais avec une gaieté sans apprêt comme sans retenue qui nargue le goût et le bon sens, pour se livrer avec délices à tous les accès d'une folie divertissante. Virgile exalte-t-il la magnificence de Rome, qui élève autant sa tête superbe entre les autres villes, que le cyprès entre les flexibles viornes, Goudouli célèbre la beauté de sa maîtresse, *qué n'es pas*, dit-il, *tan pauro dé bouno mino qu'élo nou passé las dé nostro carriero de tout ço qué l'abet et lé pigné* (le pin et le sapin) *manjarion soupos sul cap al nazitort* (Au cresson). Critique qui voudra, en vérité il ne s'en soucie guère; il parodie Virgile, il se parodie lui-même; il retrace des portraits enchanteurs, où la beauté brille

de ses charmes les plus séduisants et les plus doux ; il en fait ensuite la caricature ; il était l'Albane , il devient Callot : son imagination tour-à-tour gracieuse et burlesque , capricieuse surtout , aime à se jouer dans cette lutte des contraires , à se placer, sans scrupule , dans cette alternative du beau et du laid , où il devine M. Victor Hugo, après avoir balancé Anacréon et Catulle. On a sans doute admiré sa description de la beauté : on peut rire maintenant et se moquer , si l'on veut , de sa description de la laideur ; on peut rire et se moquer à son aise, mais avec lui et comme lui , c'est-à-dire sans pruderie, sans affectation de bon ton , sans pédantisme , avec franchise , insouciance et bonhomie :

Dé sa courolo l'orre pel
Luzis comm'un quioul dé cael ,
É dan lé plus prim dé sa tufo
N'en courdarion uno baü duffo.

Soun froun sembl'un teulé canal ,
Lis coum'un rouet dé petrinal ,
É nau pels li formon las silhos ,
Arrengats comm'un joc dé quillhos.

L'un deys els fa un prigoun clot
Coum'un picharrou sancé pot ,
L'autré tray d'esclayrou deforo ,
Coum'un gat qu'ès à la demoro.

Lé sartré qué li fec lé naz ,
Quand sé troubec entré las mas
Ta belo coulou dé majoffo
Li panec may d'un tiers d'estoffo.

Sous pots soun dous broundels dé pa ,
Sas dens , lé maladan las a ,
É dé sa gran bouco d'armari
Sort un son coum'un calibari.

Sa barbo sé tresso en redoun
 Coumo la testo d'un biuloun ,
 Oun per calhibos soun plantados
 Quatré bourrugos incarnados, etc., etc.

On ne manquera pas, je le suppose, de réprover ces vers avec dédain. Que sera-ce, si je descends encore plus bas ; et si je montre dans sa trivialité un peu cynique, tout le laisser-aller de Goudouli :

Aquesto lettro dé boutado
 D'aci, beleu, fourec pourtado
 Laforo, l'an quin qué sé sio ,
 Lé jour qué tres droles à masso
 Baysaon doussomen la tasso ;
 L'houro qué sul bentré sadoul
 Nous aurion cruscat un pesoul.

Chose étrange que l'expression poétique se trouve jusque dans la crudité grossière d'un pareil style ! Mais quoi ! le poète du peuple ne peut posséder l'élégance soutenue, la réserve et la dignité, qui distinguent les poètes des rois ; il n'a point épuré son goût et poli sa diction dans les antichambres du Louvre. Toujours simple et ami de la vérité, il serait étranger au milieu des cours et n'y paraît jamais : je me trompe ; il contribue puissamment par les agrémens de son esprit à l'éclat des fêtes, qui embellissent la petite cour du duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc. Le sel réjouissant de ses bons mots anime la froideur de ces ballets emblématiques, de ces quadrilles de divinités païennes alors à la mode ; un masque sur le front, comme un autre Aristophane, il joue, il improvise le prologue ou plutôt la seule vraie comédie de ces divertissemens. L'énergique familiarité de son langage, qui tombe quelquefois, il est vrai, dans le mauvais goût et le grotesque, son originalité, sa verve inarrissable, le bonheur de ses à-propos, de ses saillies d'autant plus

amusantes qu'elles sont souvent plus inattendues, ce naturel heureux fait naître parmi les auditeurs une joie vive et folâtre, qui s'accroît de moment en moment. Le plaisir que Goudouli procure aux autres, il le partage lui-même; il s'y abandonne tout entier avec toute la vivacité et toute la pétulance du caractère gascon. Il a un rire extravagant, un rire fou, un rire communicatif, qui s'épanouit en longs éclats mille fois renouvelés et retentissans autour de lui. Acteur sans prétention, il n'est point exposé à la critique : on l'aime autant qu'on l'admire, on l'accueille avec une faveur qui ne se dément jamais. Comme on a long-temps souhaité sa présence, on ne peut le voir s'éloigner sans éprouver un vif regret, et on l'applaudit encore lorsqu'on a cessé de l'entendre, et qu'il a déjà disparu.

Sa pauvreté désintéressée ne demandait rien à la faveur des grands dont il approchait; et les grands veulent être importunés de sollicitations et de prières, et ils ne savent pas ménager la pudeur du génie, et lui épargner l'humiliation d'un pénible aveu. Aussi L'auteur du *Ramelet Moundi*, négligé, oublié même de ceux qui se disaient ses protecteurs, se vit-il réduit, comme le bon Lafontaine, à la nécessité de *manger le fonds avec le revenu*, croyant *le bien chose peu nécessaire*, et se trompant comme le fabuliste, dont il fut le devancier dans l'art de dissiper son patrimoine par excès d'insouciance et d'apathie, aussi bien que dans celui de s'exprimer avec naïveté et avec grâce. De son modique héritage, qui se composait de quelques champs de peu d'étendue, il ne lui resta bientôt plus que la chétive habitation sur la porte de laquelle il mit dans sa gaieté inaltérable cette inscription bouffonne : *Métairie de deux paires de poulets*, par allusion à une métairie de deux charrues. Quelque temps auparavant, son ami Mathelin, roi des violons de France, cherchait à le dissuader de vendre une vigne, dernier débris de son petit domaine; il lui répondit froidement : *Qu'en ferai-je? il y pleut comme à la rue*; autre trait de plaisanterie d'un genre caractéristique dont la grâce piquante ne peut se conserver que faiblement dans cette traduction en langue d'oïl ou langue française. Goudouli aurait traîné une vicillesse nécessiteuse, si la ville de Toulouse, par une délibération de ses magistrats ne lui eût accordé une pension, modique à la vérité, mais qui suffisait à ses besoins : récompense glorieuse décernée à un poète national par la reconnaissance publique, distinction vrai-

ment républicaine qu'auraient pu lui envier les poètes les plus célèbres du nord de la France, pensionnaires d'un grand roi.

C'est à vous, mes concitoyens, à vous dont il a fait la gloire, qu'il convient surtout d'apprécier et de louer dignement le mérite de Goudouli. Pourriez-vous jamais le dédaigner ou le méconnaître, et seriez-vous plus fiers de votre littérature d'adoption, que de votre littérature indigène? Mais sans parler ici des auteurs contemporains, n'est-il pas vrai de dire que vos deux poètes français les plus renommés, Maynard et Campistron, n'ont pu s'élever au premier rang des célébrités littéraires du Midi; et ces deux écrivains, jugés peut-être avec trop de sévérité sous le rapport de l'art, ne doivent-ils pas être considérés comme étrangers à vos mœurs et à vos usages? Dans les vers de votre grand poète languedocien, au contraire, votre nationalité brille de son plus vif éclat; vous êtes peints dans ses vers des mêmes couleurs dont il s'est peint lui-même; et si les traits de votre caractère primitif, déjà trop altérés par l'effet de votre dépendance de la métropole, venaient jamais à s'effacer totalement, on en trouverait encore une vivante image dans le livre de Goudouli. Soyez donc fidèles au culte de ce génie aimable, qui, malgré la rivalité d'une langue étrangère, est toujours resté le prince de vos poètes; et qui d'ailleurs s'est montré en même temps l'expression la plus heureuse, le véritable type du caractère méridional.

Th. ABADIE.

